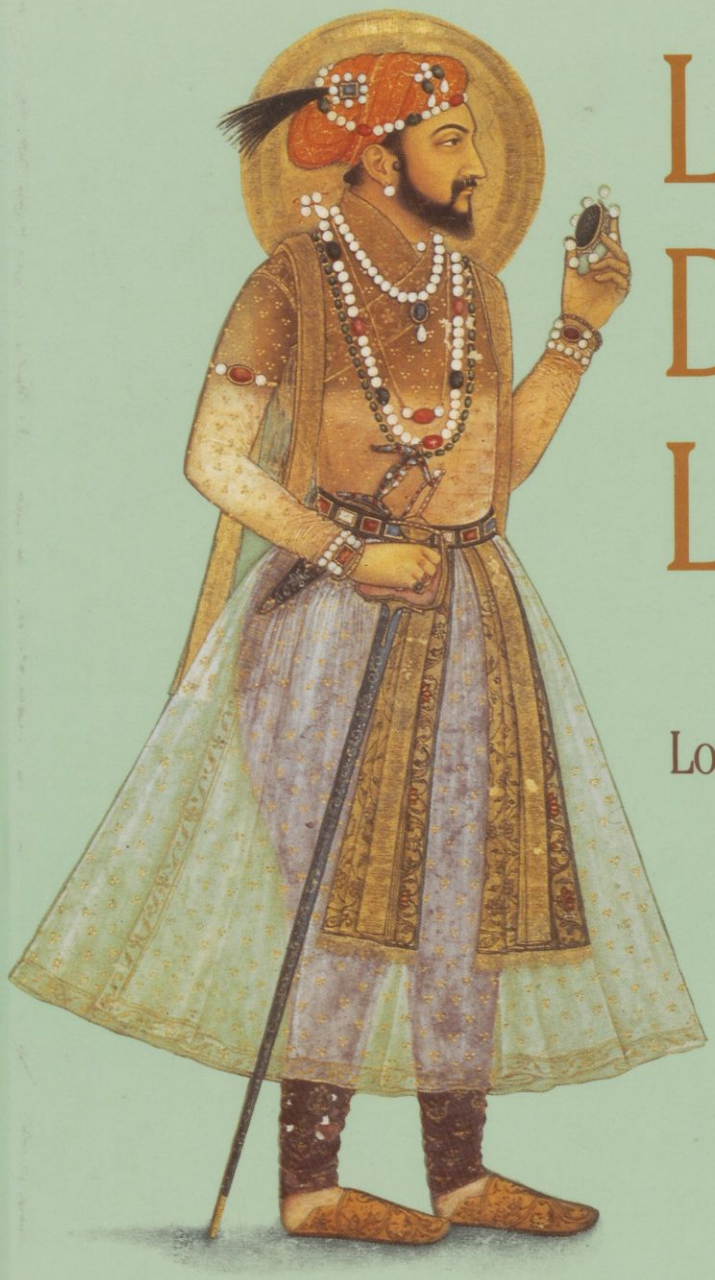


L'INDE DE L'ISLÂM

Louis Frédéric

ARTHAUD

L'INDE DE L'ISLÂM

4° O² k
4895

Du même auteur :

Dans les pas du Bouddha, Hachette, 1957.
La Danse sacrée de l'Inde, A.M.G., Paris, 1957.
L'Inde, jour et nuit, Julliard, Paris, 1957.
Inde, Temples et sculptures, A.M.G., Paris, 1959.
Yoga-Asanas, J. Oliven, Paris, 1959, 1961.
Dieux et Brâhmanes de l'Inde, Livre de Paris, Paris, 1961.
Le règne des idoles, Hachette, Paris, 1961.
Tout autour de toi, Émile-Paul (Prix L.I.C.A., Paris, 1962).
L'Inde au fil des jours, S.C.E.M.I., Paris, 1963.
Sud-est asiatique, Temples et sculptures, A.M.G., Paris, 1964.
Trésors de l'art des Indes, Marabout, Verviers, 1965.
Manuel pratique d'archéologie, R. Laffont, Paris, 1967, 1977.
Japon, Art et civilisation, A.M.G., Paris, 1969.
La vie quotidienne au Japon à l'époque des Samurai (1185-1603), Hachette, Paris, 1969.
Le Shintô, esprit et religion du Japon, Bordas, Paris, 1972.
Inde, phénomène spirituel, Bordas, Paris, 1973.
Le Japon (en collab. avec J. Pezeu-Masabuau), Larousse, Paris, 1977.
Encyclopaedia of Asian Civilizations (11 vol.), J.-M. Place, Paris, 1977-1987.
In Quest of the Bible (Archaeology and the Scriptures), Ferni, Genève, 1978.
Le Tir à l'Arc, R. Laffont, Paris, 1979, 1985.
La peinture indienne, Famot, Genève, 1980.
La vie quotidienne dans la péninsule indochinoise à l'époque d'Angkor (800-1300), Hachette, Paris, 1981.
Dictionnaire de l'archéologie (en collab. avec Guy Rachet), R. Laffont, 1983.
La vie quotidienne au Japon au début de l'époque moderne (1868-1912), Hachette, Paris, 1984.
Le Tigre et la Rose (vie de Nûr Jahân), R. Laffont, Paris, 1984.
La Route de la Soie (en collab. avec des auteurs chinois), Arthaud, Paris, 1985.
Kangxi, grand Khân de Chine, Arthaud, Paris, 1985.
Japon, l'empire éternel, Le Félin, Paris, 1985.
Akbar, le Grand Moghol, Denoël, Paris, 1986.
Japon intime, Le Félin, Paris, 1986.
Japon (en collab. avec M. Random), P. Belfond, Paris, 1986.
Dictionnaire de la civilisation indienne, R. Laffont, Paris, 1987.
Le Lotus, Le Félin, Paris, 1988.
Dictionnaire des arts martiaux, Le Félin, Paris, 1988.
Dictionnaire de la Corée, Le Félin, Paris, 1988.

761 725

93

Louis Frédéric

L'INDE DE L'ISLÂM

ARTHAUD

DL-27121989-32468

Documents de couverture :

En page 1 : Shâh Jahân. Ecole moghole. 1633. Londres, Victoria and Albert Museum.

En page 4 : Delhi, tombe de Humâyûn.

© Les Éditions Arthaud, Paris, 1989. Tous droits réservés
ISBN 2-7003-0631-7. Imprimé en France.

Pour
Christine et Akira,
mes amis de toujours.

AVANT-PROPOS

On parle presque toujours de l'Inde classique, c'est-à-dire l'Inde « hindoue », alors que l'Inde de l'Islâm, ou Inde musulmane, qui débute véritablement à la fin du XII^e^ siècle avec l'invasion musulmane de la vallée du Gange, est plus généralement ignorée des non-spécialistes en dehors de l'Inde elle-même. Or, cette Inde musulmane, sans laquelle l'Union indienne actuelle ne serait pas ce qu'elle est, fut au moins aussi fertile et novatrice dans tous les domaines que l'Inde classique hindoue.

Car c'est grâce à l'Islâm « manière indienne » que la civilisation moderne de l'Inde a pu s'élaborer, faite d'un mélange hétéroclite de coutumes et de modes de pensées souvent indiscernables à première vue, qui ont concouru à créer une culture aux aspects quelque peu hybrides, mais singulièrement attachante.

L'impact de l'Islâm sur le monde indien fut cataclysmique. D'une part, il participa à la disparition définitive du bouddhisme, déjà bien affaibli il est vrai, et de l'autre, il introduisit en Inde des notions de prosélytisme actif et d'intolérance qui étaient étrangères à l'esprit hindou. L'Inde tout entière se trouva politiquement et spirituellement scindée en deux camps qui s'opposaient radicalement tant sur le plan social que sur celui de la religion. D'une part, il y avait les conquérants étrangers, arabes, turcs, afghâns et autres qui imposèrent leur domination aux populations de l'Inde et tentèrent de les convertir au culte d'une Divinité unique et intransigeante, et de l'autre se trouvaient les hindous, très divisés entre eux, mais qui refusaient obstinément de se soumettre aux exigences des envahisseurs et qui tenaient par-dessus tout, plus qu'à une liberté qu'ils n'avaient jamais réellement eue, à préserver intactes leurs coutumes et croyances, si diverses qu'elles puissent être.

Ces deux positions apparemment inconciliables trouvèrent cependant, avec le temps, de nombreux éléments de convergence.

Si la première période musulmane de l'Inde, que nous appellerons ici « l'Inde des sultâns », fut principalement conquérante et évangélisatrice, avec tout ce que cela peut comporter d'horreurs et d'iniquités, la deuxième, c'est-à-dire celle des Moghols, fut unificatrice et administratrice, malgré les innombrables conflits qui opposèrent le gouvernement central aux particularismes locaux comme aux ambitions des hommes. La dernière période commence bien avant la fin des Moghols avec l'arrivée sur le territoire indien de nouveaux envahisseurs appartenant à des nations européennes, qui tenteront de se servir des antagonismes locaux pour asseoir plus sûrement leur domination sur la péninsule. La colonisation de l'Inde par les Anglais verra les communautés hindoues et musulmanes s'affronter à nouveau, sur un plan politique plus que religieux d'ailleurs, jusqu'à l'éclatement de l'Inde en deux blocs distincts, les musulmans d'un côté et les Indiens de l'autre, avec la « Partition » de 1947. Notre propos s'arrêtera donc à cette date fatidique, qui vit la fin de la période islâmique en Inde.

L'apport de l'Islâm en Inde fut immense. Renouvelant les influences de l'Iran sur le monde gangétique, qui avaient transformé la pensée et l'art de la péninsule dès avant le IIIe siècle avant notre ère, l'Islâm introduisit de nouveaux éléments de la civilisation persane, modifiant de manière considérable le comportement des Indiens qui vécurent au contact des envahisseurs musulmans. En revanche, l'Inde apporta à l'Islâm, devenu phénomène indien, des concepts nouveaux, tant dans l'administration que dans les arts et les domaines de la pensée. De nouveaux langages apparurent, mêlant turc, persan et langues indiennes, et de nouvelles formes littéraires virent le jour. L'architecture islâmique, de purement turque ou persane au début, s'indianisera progressivement. L'art de la peinture suivra un cours parallèle. Les philosophies de l'Inde classique s'enrichiront de concepts issus de l'Islâm, et de nouveaux courants religieux et philosophiques naîtront. La vie quotidienne d'une très grande partie des Indiens s'en trouvera elle aussi transformée. Les arts de la guerre, les techniques s'interpénétreront. Et les peuples eux-mêmes, par la force des choses, en arriveront progressivement à se mélanger.

Les théories islâmiques de gouvernement se verront également modifiées pour s'adapter au contexte indien. En revanche, l'Islâm apporta avec lui ses propres dissentions, son fanatisme et sa notion de la prédestination. Ce ne fut pas seulement le choc de deux formes de religion, mais celui de plusieurs cultures qui, toutes, finiront par se fondre dans le creuset indien. Mais alors que les peuples étaient tout disposés à s'entendre et à trouver un modus vivendi acceptable, les ambitions politiques et le fanatisme de quelques-uns les précipitèrent dans le chaos, les uns au nom de la Religion, les autres à celui de la Coutume. Alors que, sur le plan local, les peuples pouvaient arriver à s'entendre, sur le plan national, la politique se mêlant de religion et la religion de politique, rien n'était plus possible.

C'est donc toute l'histoire, ici très résumée, de l'installation et du déve-

loppement de l'Islâm en Inde que nous voudrions exposer dans cet ouvrage avec ses implications politiques, religieuses, économiques et sociales, artistiques et littéraires. Nous sommes conscients que, pour faire une véritable histoire de l'Islâm en Inde, il aurait fallu consacrer au sujet une vie entière, tant elle est complexe et pleine de rebondissements. Car il n'y eut pas une Inde, mais une multitude d'Indes, pas un Islâm en Inde, mais de nombreuses sortes d'Islâm, et une infinité de peuples et de mentalités. Dans une telle histoire, les détails sont aussi importants que les grandes lignes, lesquelles sont souvent difficiles à distinguer. Néanmoins, il nous a semblé qu'une étude d'ensemble, bien qu'imparfaite et sujette à controverse, devait être tentée. On ne saurait concevoir une histoire de l'Inde sans avoir quelques notions de cette période « post-classique », qui connut, comme toutes les civilisations, son moyen-âge (ici l'Inde des sultâns), son classicisme (l'Inde des Moghols) et sa décadence (l'Inde colonisée).

Il ne pouvait être question de réaliser ici une Histoire de l'Inde, mais seulement de celle des musulmans dans l'Inde. C'est pourquoi nous avons résolument écarté de notre sujet ce qui se rapportait aux royaumes hindous, nous contentant de les effleurer lorsque notre propos l'exigeait. De même, nous nous sommes arrêtés en 1947, à la Partition, car à partir de ce moment, le problème de la confrontation entre les deux cultures ne se posa plus, celui de la politique étant résolu.

Notre documentation fut d'autant plus difficile à réunir que, s'il existe d'innombrables ouvrages consacrés à des épisodes de l'histoire de l'Islâm en Inde, on trouve bien peu d'ouvrages d'ensemble. Nous avons donc eu recours aux chroniques musulmanes, pour la plupart écrites en persan, mais dont de nombreuses traductions en anglais existent, ainsi qu'à des textes indiens ou des exégèses dus à des chercheurs européens et indiens, auxquels nous avons fait de larges emprunts. L'auteur se plaît à reconnaître tout ce qu'il leur doit pour l'élaboration de cet ouvrage.

Louis Frédéric
Paris, 1988.

Première partie

L'INDE DES SULTÂNS

Chapitre premier

LES PREMIERS CONTACTS DE L'INDE AVEC L'ISLÂM

A la mort du Prophète Muhammad, en l'an 632 à Médine, l'Islâm, c'est-à-dire la religion de « Ceux qui se résignent à la volonté de Dieu » conçu comme une Entité unique, inconnaissable et omnisciente, n'existait pas encore. Le visionnaire de La Mecque laissait cependant à ses disciples les textes de ses prêches qu'ils avaient transcrits à l'encre sur des omoplates de chameaux, et qui seront peu après réunis pour constituer un livre sacré, celui de la Révélation, le Coran.

Mais déjà les diverses tribus arabes de la péninsule arabique (qui ne comptait guère plus de six millions d'habitants à cette époque) commencent de s'entre-déchirer pour la possession du pouvoir. Une multitude d'opinions voit le jour concernant la personnalité et les enseignements de Muhammad. Les tribus arabes, toujours rivales, s'opposent entre elles pour des questions de terres de pâturage, pour des répartitions de butin ou plus simplement pour assouvir des vengeances personnelles. On assiste alors à des soulèvements conduits par de faux prophètes émules de Muhammad, à des révoltes dirigées par des chefs de tribus qui refusent l'autorité des édiles de La Mecque ou de Médine, et l'on voit bientôt se dessiner un partage d'autorité entre les califats (succession du Prophète) de ces deux cités. Aidé par des bédouins du désert, un des compagnons de Muhammad, porté au pouvoir par ses pairs, Abû Bakr, va éviter la scission en s'emparant de La Mecque et en instaurant son califat à Médine. Il a, pour cela, réuni un grand nombre de cavaliers venus de tous les coins du désert. Pour les occuper et éviter qu'ils fomentent des troubles, Abû Bakr va les lancer en de fructueuses razzias sur les pays limitrophes de l'Arabie où stationnent les troupes romaines d'Orient. La Parole de Muhammad sera leur drapeau et la propagation de la foi en un Dieu unique la justification de leur aventure.

Ces razzias rapportent au royaume arabe en gestation des richesses, argent, troupeaux, femmes, dont il manque cruellement pour asseoir son autorité sur les tribus turbulentes et indisciplinées de la péninsule arabique. Et c'est la surprise : ces quelques milliers de cavaliers, dirigés par des chefs habiles comme Khalid ben al-Walîd, Yazîd ben Abû Sofiyân ou encore Amrû ben al-Aç, contre toute attente ne rencontrent aucune résistance, ou presque. Damas est prise en 635, Jérusalem en 638, Alexandrie en 642, Isfahan deux ans plus tard. Ces succès foudroyants sont immédiatement attribués aux vertus du Coran et fortifient les conquérants dans leur foi en l'unicité d'Allâh et la Révélation de Muhammad. Abû Bakr étant mort en 634, son successeur Omar saura profiter de la faiblesse des armées romaines et grecques de Syrie qui, composées d'éléments autochtones peu fidèles aux Byzantins, accueillent en libérateurs les nomades arabes montés sur des chameaux et des chevaux.

Il est vrai que la situation politique dans le Proche-Orient est instable, dominée tour à tour par deux empires à bout de souffle, la Byzance d'Héraclius et la Perse de Khusrû. Le Sassanide veut reconquérir l'empire de Darios et semble un instant prendre le dessus, ayant successivement pu occuper la Mésopotamie, Antioche, Damas, Jérusalem et une partie de l'Égypte. Pour sa part, Héraclius, vaincu en Espagne par les Wisigoths et assiégé dans Constantinople par les hordes des Avars, réussit, grâce à la puissance de sa flotte, à prendre la capitale perse de Ctésiphon. Les conquêtes des deux empereurs s'annulent et tout est à recommencer. Mais les finances des deux empires sont épuisées et les destructions importantes des deux côtés. Ils n'ont que la ressource de pressurer les populations tombées sous leur joug. Devant l'inertie de celles-ci, les Byzantins vont les forcer à se soumettre à leur domination religieuse. Mais les soldats sont las des guerres et, des deux côtés, ont perdu leur enthousiasme. Tout le Proche-Orient est en effervescence et la révolte couve, seulement contenue par le despotisme des dirigeants.

Il est peu probable qu'Abû Bakr, Omar et leurs troupes bédouines aient eu une nette conscience de cet état de désorganisation des empires majeurs et aient eu le désir d'en profiter pour réaliser des conquêtes. Ils n'avaient alors en tête que le profit immédiat que pouvaient leur rapporter de fructueuses razzias sur les riches cités du nord. Et ils furent probablement les premiers surpris d'avancer si rapidement et de pouvoir chasser si aisément les Grecs et les Perses de leurs villes. Affluent alors à Médine et à La Mecque d'innombrables trésors, constitués par les rapines et produits par les impôts qui tombent maintenant dans les coffres du califat au lieu d'alimenter ceux des Grecs et des Perses. Les chefs arabes n'ont pas conscience de conquérir de nouvelles terres pour un État qui n'existe à vrai dire encore pas. Ne trouvant qu'une faible résistance et ne sachant pas s'arrêter sur le chemin de la guerre victorieuse, ils continuent sur leur lancée. Les chefs de bandes se nomment alors gouverneurs, fondent des camps militaires qui, plus tard, deviendront des villes, accueillent dans leurs rangs d'autres tribus de nomades et des transfuges, construisent des mosquées pour affirmer leur foi et marquer les lieux de leur empreinte, et se font bâtir des palais. Imitant leurs prédécesseurs grecs et iraniens, ils battent monnaie et érigent des forteresses : le luxe

des villes remplace l'austérité des déserts. Car les conquérants se contentent au départ de piller, sans se soucier de détruire. Ils laissent en place les organismes administratifs qu'ils seraient bien en peine de remplacer et bénéficient ainsi de tous les avantages créés par les civilisations élaborées qui les avaient devancés. Les négociants de Médine et de La Mecque, éblouis, leurs coffres débordant, se voient donc obligés, par la force des choses, de se muer en organisateurs et, de pillards se transforment en administrateurs. Il ne suffit plus de mettre à sac les cités et de les assujettir au joug arabe ni de convaincre les populations que Dieu seul est grand, mais de les organiser afin qu'elles fassent désormais partie d'un empire.

Omar ibn al-Khattab va s'y employer. A sa mort (il fut assassiné dans la mosquée de Médine par un ouvrier originaire de Kûfa en 644), les notables de Médine choisissent pour lui succéder un autre calife, le vieil Othmân, de la famille des Omeyyades. Celui-ci ne tarde pas à organiser le nouvel État à son profit et à celui des membres de sa famille. Ce népotisme irrite bon nombre d'autres compagnons du Prophète, qui prétendent avoir droit, eux aussi, au califat. L'un des plus puissants et des plus respectés de ceux-ci est Alî ben Abû Talîb, cousin et gendre de Muhammad, dont il a épousé la fille, Fatimâ. Othmân aurait été, selon al-Balâdhurî [1], le premier à concevoir l'idée d'une conquête de l'Inde. Il aurait, à cet effet, envoyé Hakim Jalâla al-Abdî en reconnaissance dans le Séistân. Mais celui-ci était revenu, disant : « L'eau y est rare, les fruits peu nombreux et les brigands redoutables. Si nous y envoyons peu de soldats, ils seront perdus; si au contraire, nous y expédions une troupe nombreuse, elle mourra de faim. » Aussi Othmân aurait-il renoncé à son projet, préférant porter ses efforts vers des régions plus hospitalières, malgré les troubles qui agitaient le califat.

Othmân est assassiné dans sa propre maison par un parti d'Égyptiens et Alî est alors reconnu calife par la plupart des médinois, en 656. Ce qui provoque immédiatement la révolte des parents d'Omar, notamment du gouverneur de la Syrie, Muâwiya. Aisha, la veuve de Muhammad, conduit elle-même les troupes rebelles, montée sur un chameau, mais elle est battue par Alî qui établit alors sa capitale à Kûfa, loin des agitations de Médine. Cette victoire incite les autres chefs et tribus à se rebeller contre l'autorité de cette dernière cité, et la révolte s'étend bientôt à tous les territoires déjà conquis.

Le monde arabe est alors politiquement divisé entre les partisans d'Alî et ceux des descendants directs du Prophète : cette *fitna* (séparation) prendra très vite un tour religieux, et les partisans d'Alî seront plus tard appelés du nom de Chiites. Ceux-ci chassent alors de Kûfa les « réfractaires » ou Khawarij « ceux qui sont sortis » (les Kharidjites de l'histoire). Mais Alî est à son tour assassiné en janvier 661 et Muâwiya, qui s'était proclamé calife à Jérusalem en 660, entre en maître à Kûfa d'où il continuera la lutte contre l'empire byzantin. Par ailleurs, les troupes du califat de Médine stationnées en Égypte, augmentées des troupes kharidjites, commencent leur progression vers l'Afrique du Nord.

Muâwiya « pacifie » l'Irâq et envoie ses armées syriennes contre la Perse, établissant de nouveaux points d'appui à Merv dans le nord de l'Iran et dans

le Séistân au sud. Il obéit ainsi à la loi du *jihâd* ou « juste guerre » que doit mener tout bon musulman appartenant au Dâr ul-Islâm (Pays de l'Islâm) contre ceux du Dâr ul-Harb (Pays de guerre) afin d'y apporter la foi en Allâh. Puis il transfère sa capitale à Damas et, bien qu'il ait été plusieurs fois repoussé devant Constantinople par le feu grégeois des assiégés, y établit une dynastie héréditaire, celle de la famille d'Othmân, les Omeyyades, contrairement au vœu du Prophète, qui aurait voulu que les tribus élisent leur chef. A la mort de Muâwiya, en 680, les vieilles dissensions opposèrent de nouveau entre eux les partisans d'un des fils d'Alî, Husain, qui voulait se faire proclamer calife en tant que petit-fils de Muhammad, et les partisans de Muâwiya. Mais Yazîd I^er^, un fils de ce dernier, le défit à la bataille de Karbalâ le 10 octobre 680. Husain fut tué au cours de l'engagement, ainsi que la plupart des membres de sa famille qui l'avaient accompagné. C'est la mort de Husain que les Chiites célèbrent encore chaque année le dixième jour du mois de Muharram, lors de la fête de l'Ashura.

Fort de sa victoire, Yazîd envoya aussitôt ses troupes contre la ville de Médine, qui fut pillée pendant trois jours, et contre La Mecque, qu'elles prirent au bout d'un siège de soixante-quatre jours.

La séparation des Chiites (de *Shiat Alî,* le « Parti d'Alî ») et des Sunnites (de *Sunna,* « le Chemin » des partisans de la descendance directe de Muhammad) devint alors irréversible.

Cependant, les Chiites étant en petit nombre, ne purent se maintenir dans le centre de l'empire arabo-syrien maintenant constitué. Tandis que les Kharidjites conquéraient l'Afrique du Nord, les Chiites allèrent se tailler un empire dans certaines parties de l'Irâq et, plus loin, en Perse. Yazîd étant mort en 683, d'autres califes lui succédèrent de père en fils, affirmant à l'ouest comme à l'est leurs conquêtes, réprimant à grand-peine les incessantes révoltes des factions arabes ou locales opposées à la règle établie par les Omeyyades.

Or, à l'est, les armées musulmanes avaient abattu les forces perses dès 637, à peine cinq années après la mort de Muhammad, à la bataille de Cadesia, puis étaient arrivées jusque sur l'Oxus (Amû-dariâ) en 650 : l'Inde et la Chine étaient à leur portée, et il n'y avait aucune raison pour que les Arabo-Syriens ne tentent pas, d'une manière ou d'une autre, de s'emparer de leurs richesses que les voyageurs disaient fabuleuses. En fait, des raids de pillage avaient déjà été lancés par voie de mer sous le règne d'Omar par des aventuriers-marchands qui avaient tenté, mais sans succès, vers 637 de s'emparer de Thânâ, un port situé près de l'actuelle Bombay. Ils avaient également essayé de prendre pied à Broach (alors appelée Barwâs) et à Debal, un port important de l'un des bras du delta du Sindhu (l'Indus). Ces raids de pirates échouèrent probablement et les premiers dirigeants arabes, peu enclins aux expéditions navales (Amrû al-Aç avait écrit à Omar que la mer n'était « qu'une grande mare avec un sillage de gens insensés, ayant l'air de vers sur une bûche de bois [2] »), les avaient même interdites.

Une autre tentative de conquête de l'Inde eut lieu quelques années plus tard, mais par terre cette fois. Le général Abdallâh ibn Omar al-Rabî entra

dans le Séistân, puis longea la côte du Makrân vers l'Indus, mais il se heurta à une ferme opposition des râja hindous du Sind et du Makrân. Il n'insista pas et revint dans le Séistân d'où il repartit vers le nord en remontant le fleuve Hilmand. La résistance des populations locales étant trop vive pour ses faibles forces, il dut s'en retourner sans avoir rien conquis.

Muâwiya reprit alors l'offensive et une force arabo-syrienne commandée par le gouverneur du Séistân réussit enfin à remonter le cours de l'Hilmand et à s'emparer de Kâbul. Peu après, en 683, cet Abd ur-Rahmân ayant été rappelé, les habitants de Kâbul se soulevèrent et défirent complètement les forces musulmanes. Celles-ci cependant continuèrent leurs attaques et réussirent à tuer le roi du Zâbul, une petite vallée au sud de Kâbul, en 685. Son fils laissa les Arabes s'avancer dans les montagnes, les encercla et les obligea à signer un traité de paix, que le calife devait d'ailleurs dénoncer.

En 695, le nouveau gouverneur de l'Irâq, al-Hajjâj, envoya son général Obaidallâh de nouveau contre Kâbul. Ce fut un désastre pour les musulmans qui ne purent se retirer qu'en payant une lourde indemnité. Le calife de Damas, enragé par cet insuccès, leva une forte armée et en confia le commandement à Ibn al-Ashath qui, attaquant Kâbul, en tua le roi. Trouvant que son général n'allait pas assez vite en besogne, al-Hajjâj menaça de le remplacer. Ibn al-Ashath se retourna alors avec son armée contre le gouverneur de l'Irâq et le calife, et fut assez heureux pour s'emparer de Bassorah. Mais finalement défait par le calife, il n'eut que la ressource d'aller se réfugier auprès de son ancien ennemi, le roi du Zâbul qui, pour obtenir la paix avec al-Hajjâj, trahit le malheureux général et envoya sa tête au gouverneur de Syrie.

A la mort d'al-Hajjâj en 714, les rois de Kâbul et du Zâbul refusèrent de continuer à payer le tribut au califat selon les termes de l'accord passé avec al-Hajjâj. La présence musulmane ne devait plus se faire sentir à Kâbul pendant plus d'un siècle et demi.

Dans le Sud, après l'échec de la conquête du Sind, le calife Alî avait envoyé une autre expédition qui tenta d'envahir le pays en passant cette fois, non plus par le Makrân, mais par le col de Bolân donnant accès à la vallée de Quetta. En 663, son armée subit une nouvelle défaite. Pendant plus de vingt ans, les musulmans tenteront par six fois de forcer le passage, sans succès. Ils ne purent qu'occuper quelques points de la côte du Makrân.

Cependant, al-Hajjâj n'avait pas perdu tout espoir de conquérir cette riche contrée de l'Inde que les voyageurs lui décrivaient avec ravissement. En 708, sous le califat d'al-Walîd, le plus brillant souverain de la dynastie des Omeyyades dont les armées allaient de succès en succès en Afrique du Nord, un bateau arabe venu de Ceylan et cinglant vers le port d'Oman avec à son bord des femmes et des denrées de prix fut arraisonné et pillé par des pirates indiens, non loin du port de Debal. Al-Hajjâj demanda alors au roi hindou Dahâr de libérer les femmes. Dahâr ayant répondu qu'il n'avait aucune autorité sur les pirates, le gouverneur de l'Irâq résolut d'envoyer contre lui une expédition punitive. C'était là une bonne occasion de venger ses défaites dans le Nord. Le calife, bien que peu désireux de risquer des troupes aussi loin

dans l'est alors qu'il était occupé à la conquête de l'Arménie, céda enfin aux instances d'al-Hajjâj et envoya son général Obaidallâh contre Debal. Celui-ci ayant été repoussé et tué, al-Hajjâj envoya un autre général, Budail, par mer cette fois-ci, à partir d'Oman. Alors qu'il débarquait, Jaisimha, le fils de Dahâr, après une dure bataille, le tua et rejeta les Arabes à la mer.

Ces défaites successives enragèrent al-Hajjâj, bien décidé à conquérir le Sind et l'Inde, quoi qu'il pût lui en coûter. Il prépara soigneusement une troisième expédition et mit son neveu Muhammad ibn-Qâsim à la tête d'une armée bien équipée, renforcée par six mille Syriens. Par mer, il fit parvenir à ses troupes un équipement de siège, des catapultes, des armes et des munitions en quantité. Ibn-Qâsim atteignit Debal en 710 et réussit cette fois à prendre la forteresse défendant la cité. Il fit mettre à mort tous les habitants âgés de plus de dix-sept ans qui refusaient de se convertir à l'Islâm et emmena les autres en esclavage. Puis, dans le but de faire de ce port un point d'appui pour la conquête de l'Inde, il le repeupla avec quatre mille musulmans venus du Makrân pour lesquels il fit construire une petite mosquée. Ce fut véritablement le premier pas des musulmans sur le sous-continent indien.

Le port de Debal n'a pas encore été identifié avec certitude, les archéologues penchant soit pour la cité de Thatta, soit pour le site de l'actuel village de Bhambore dans les environs, sur la rive nord de l'anse de Garo. Cependant, on n'a encore retrouvé sur ce dernier site aucune preuve décisive de l'existence de Debal, mais seulement les vestiges d'un grand port protégé par une puissante citadelle à trois portes précédées de larges escaliers. La porte sud, flanquée par deux bastions et un vestibule fortifié, donnait directement sur la baie, maintenant ensablée. Le palais était établi au nord-est et communiquait avec un lac d'eau douce. Tout autour de ce port, dont on a désensablé les fondations des quais, s'étendaient les quartiers des teinturiers dont les produits faisaient alors la réputation de la ville. On a mis au jour dans la citadelle les soubassements d'une mosquée qui, si elle était celle construite par Muhammad ibn-Qâsim, serait la plus ancienne du sous-continent indien. Cette mosquée consistait en une simple cour entourée d'une galerie supportée par des piliers en bois délimitant des pièces de trois mètres de côté. Le toit de la salle de prière, située à l'ouest, était soutenu par trois rangées de onze piliers. Cette salle ne comporte pas de *mihrâb,* la coutume d'installer celui-ci ne s'étant établie, sur une idée byzantine, qu'en 709 lors de la reconstruction de la mosquée de Médine, et n'étant pas encore suivie ailleurs. Quelques inscriptions en caractères kûfiques (de Kûfa) carrés ne donnent aucune indication sur le nom de la ville. C'était cependant une cité hindoue, comme le montrent les vestiges d'un temple dédié à Shiva. Elle aurait été pillée par les troupes d'Alexandre en 326 avant notre ère et de nouveau par les Parthes deux siècles plus tard. En tout état de cause, cet ancien port paraît avoir été florissant à l'époque de la conquête de Debal par Muhammad ibn-Qâsim, car on a ramassé dans ses ruines des tessons de céramiques chinoises de l'époque des Tang, révélant qu'il était alors en relations commerciales avec la Chine. Peut-être était-ce un des points terminaux de la Route de la Soie?

Bhambore sera définitivement rayée de la carte au XIII[e] siècle à la suite

d'un raid dévastateur d'un sultân du Khwârezm, Jalâl ud-Dîn, chassé par Genghis-khân.

Muhammad ibn-Qâsim poursuivit alors sa marche à travers le Sind, à la poursuite des armées de Dahâr et de son fils Jaisimha. Il eut la surprise de voir se ranger à ses côtés des populations de religion bouddhique et mazdéenne qui, opprimées par les hindous, voyaient dans le conquérant une sorte de libérateur. Avec leur aide, le général arabe put, sans coup férir ou presque, s'emparer de Sehwân sur l'Indus et de Nerun (la moderne Haiderâbâd). En fait, les bouddhistes et les mazdéens (zoroastriens) de la région ne s'opposaient pas plus, sur le plan religieux, à l'Islâm qu'au brâhmanisme car, pour eux, l'idéal de la fraternité d'une religion universelle transcendait le fait politique. Mais les bouddhistes et les mazdéens ne furent pas les seuls à accueillir amicalement les forces arabo-syriennes, et de nombreux éléments autochtones qui avaient à se plaindre de leurs maîtres hindous, notamment les hors-castes, se joignirent spontanément à eux.

Muhammad ibn-Qâsim, dont l'armée avait été renforcée par deux mille guerriers choisis et envoyés par al-Hajjâj et par quatre mille autres venus du Séistân, ainsi que par cinq catapultes, se résolut à traverser l'Indus et à affronter l'armée hindoue de Dahâr. Celle-ci « se rua sur les Arabes de tous côtés et combattit si vaillamment que l'armée de l'Islâm faiblit et que ses lignes furent rompues [3] ». Les cavaliers arabo-syriens, déroutés par les éléphants de guerre indiens, étaient sur le point de s'enfuir lorsque Dahâr, qui conduisait l'avant-garde de son armée du haut de son éléphant, fut atteint par une flèche qui lui transperça la poitrine. Voyant leur chef tomber, les Indiens s'enfuirent et, sous la conduite de Jaisimha qui les rassembla à grand-peine, firent retraite jusqu'à Brâhmanâbâd.

La veuve de Dahâr, Rânî Bâî, et son fils se retranchèrent dans le fort de Râwar où ils offrirent aux Arabes une résistance désespérée. Mais que pouvaient-ils faire, avec les quelques soldats qui leur restaient et dont la fidélité n'était pas à toute épreuve, contre l'armée des assiégeants et ses catapultes ? Bientôt, voyant qu'elle ne pouvait résister plus longtemps, nous rapporte le *Châch-nâma,* la rânî réunit les femmes dans une maison et, à la manière des Râjput, se fit brûler avec elles afin de préserver leur honneur.

La résistance ayant cessé, Muhammad ibn-Qâsim entra dans le fort, massacra tous les combattants encore en vie (environ six mille) et s'empara du trésor de guerre de Dahâr. Cependant, comme c'était alors la coutume, il épargna les marchands et les artisans, les cultivateurs et les gens de peu d'importance, à condition toutefois qu'ils acceptent de se soumettre. Puis il fit connaître aux habitants du pays les lois de l'Islâm : tous ceux qui ne désiraient pas se convertir et voulaient néanmoins conserver leurs terres et leurs biens, devaient payer la *jiziyâ,* cet impôt créé par le calife Omar pour augmenter son trésor et qui frappait tous les infidèles voulant continuer à vivre sans devenir des esclaves. Selon leur statut, ils devaient payer chaque année l'équivalent de quarante-huit, vingt-quatre ou douze dirham, la nouvelle monnaie instituée en 693 pour remplacer celle des Grecs et des Perses, c'est-à-dire cent quarante-quatre, soixante-douze ou trente-six grammes d'argent.

Muhammad ibn-Qâsim envoya un courrier à al-Hajjâj pour lui apporter la tête de Dahâr, précisant : « A la place des temples des idoles, nous avons érigé des mosquées et autres lieux de vénération; la *Khutbâ* (la grande prière du Vendredi) y est lue, l'appel à la prière y est clamé, de manière à ce que les dévotions y soient faites à heures fixes. La formule sacrée *(takbîr)* et les louanges au Tout-Puissant y sont offertes chaque matin et chaque soir [4]. »

Al-Hajjâj, bon prince, permit alors aux hindous de vénérer les dieux qu'ils voulaient et de vivre à leur guise dans leurs maisons [5], à condition, bien entendu, qu'ils acquittent le montant prescrit de la jiziyâ. De son côté, Muhammad ibn-Qâsim voulut se montrer bon administrateur et, pour se concilier la population, chargea les brâhmanes de diriger les affaires du pays. Il fit également des recommandations expresses aux percepteurs qu'il nomma, leur demandant d'agir avec équité. Car il était évident que les Arabo-Syriens n'étaient pas en nombre suffisant pour faire appliquer à la lettre la loi du jihâd et que Qâsim, devant la ferme opposition des hindous, avait dû se résoudre à composer. Cependant, selon la lettre du Coran, les hindous ne pouvaient être considérés comme des *Ahl ul-Kitâb* (gens ayant une Écriture sacrée, comme les juifs, les chrétiens et les mazdéens) et par conséquent devaient ou bien se convertir ou bien être mis à mort. Comme c'était impossible, Qâsim, sur l'ordre d'al-Hajjâj, leur accorda le statut de *zimmîs* (peuples soumis) tout comme s'ils avaient fait partie des Ahl ul-Kitâb.

Son emprise sur le Sind une fois affermie, Qâsim remonta vers le nord à la tête d'une armée d'environ cinquante mille hommes et mit le siège devant la ville de Multân qui résista pendant sept jours. Comme à son habitude, la cité une fois prise, le général musulman fit tuer tous les soldats de la garnison et fit des esclaves de leurs chefs. Les multânî hindous, bouddhistes et autres, qui avaient eu à se plaindre du gouvernement des Châch, vinrent en foule rendre hommage au vainqueur. Ibn-Qâsim décréta alors que les temples seraient respectés « comme l'étaient les églises des chrétiens, les synagogues des juifs et les autels des mazdéens ». Cependant, il ne fait pas de doute que le conquérant, se montrant si magnanime et n'obligeant pas les populations à se convertir par la force aurait pu, si le destin ne s'en était mêlé, poursuivre plus avant sa conquête de l'Inde. Déjà, il avait conçu le projet d'envoyer contre le Kanauj, l'empire hindou de la moyenne vallée du Gange, une armée de dix mille hommes sous la conduite du général Abû Hakîm...

Alors qu'il était au faîte de la gloire, il reçut un ordre stupéfiant du calife al-Walîd : celui-ci lui ordonnait de se faire coudre dans une peau de vache fraîchement abattue et de se rendre immédiatement en cet équipage à la capitale!

L'histoire, peut-être une légende, raconte que deux des filles de Dahâr, les jolies Parmal Devî et Surâj Devî, faites prisonnières à Debal par Muhammad ibn-Qâsim, avaient été envoyées par celui-ci au calife. Or, ces deux demoiselles, pour venger la mort de leur père, se seraient plaintes de ce que leur ravisseur les aurait violées avant de les expédier à Damas et que, par conséquent, elles étaient indignes d'entrer dans le harem du Commandeur des Croyants. Le calife serait alors entré dans une violente colère et aurait

immédiatement envoyé son ordre barbare au général. Mîr Masum nous raconte que, serviteur fidèle du calife, Qâsim se serait lui-même fait coudre dans la peau d'une vache, et en serait mort trois jours plus tard, étouffé par la peau qui s'était rétrécie au soleil. Son corps, enfermé dans une caisse, parvint néanmoins au palais califal. Les deux filles de Dahâr se seraient montrées enchantées du sort final du meurtrier de leur père et avouèrent au calife leur mensonge. Celui-ci, fou de rage, les aurait alors fait attacher à la queue de chevaux et traîner sur le sol jusqu'à ce que mort s'ensuive. D'autres auteurs prétendent qu'elles furent emmurées vivantes. Quant à la véritable mort de Qâsim, les auteurs ne sont pas non plus d'accord entre eux : revenu sain et sauf dans la capitale, il aurait été torturé à mort sur les ordres du calife...

L'armée arabo-syrienne du Sind, privée de son chef, demeura sur place. Les soldats musulmans s'établirent dans la région et, épousant des femmes locales, firent souche. Cependant, selon les lois musulmanes de l'époque, les soldats ne devaient pas cultiver eux-mêmes la terre. Ceux qui en avaient reçu en paiement se virent donc obligés de faire travailler les hindous à leur place. Les quatre cinquièmes du butin amassé par les conquérants et des impôts étant réservés au défraiement de la troupe, un cinquième seulement allant grossir le trésor du calife, les soldats se trouvèrent bientôt assez riches pour faire figure de petits seigneurs. Ils s'organisèrent alors en cités *(amsâr)* et en campements *(junûd),* notamment à Mansûra et Multân, et en d'autres lieux qui, rapidement, devinrent des villes.

Installés à demeure dans le pays, les Arabo-Syriens perdirent rapidement tout désir de conquête. La plupart d'entre eux devinrent des marchands qui entretinrent un commerce actif avec le reste du monde musulman, auquel ils faisaient parvenir les produits de l'Inde, du Turkestân et même de la Chine.

Cependant, le zèle des *mollâ* et des néophytes musulmans les amena bientôt à persécuter les hindous dans leurs croyances : ils abattirent des temples pour les remplacer par des mosquées, pillèrent même des sanctuaires mazdéens et ne se firent pas faute de massacrer ceux qui osaient s'opposer à leurs sentences. Des excès de toutes sortes furent commis à l'encontre des zimmîs qui, outre la jiziyâ, devaient acquitter des impôts fort lourds et souvent soumis à l'arbitraire des émirs et des *qâdî,* ces juges musulmans qui fondaient leurs jugements sur leur propre interprétation du Coran. Bien que les litiges d'ordre civil fussent laissés aux *panchâyat* ou assemblées traditionnelles des édiles villageois hindous, toute offense jugée « publique » était portée devant un tribunal musulman. Les populations furent alors profondément ulcérées du comportement de leurs nouveaux maîtres et, à part les convertis qui ne pouvaient devenir esclaves et n'avaient que peu de taxes à payer, les hindous se sentirent bientôt étrangers en leur propre pays. De ce fait, il y eut de moins en moins de contacts entre les peuples soumis et leurs maîtres musulmans qui, devenus oisifs, se vautraient dans un luxe insolent. Aussi lorsque certains d'entre leurs chefs voulurent pousser leurs conquêtes par-delà l'Indus, se heurtèrent-ils à une ferme opposition des râja râjput qui contrôlaient le désert de Thar et les contrées orientales.

Il semble malgré tout que les gouverneurs arabes du Sind réussirent

quelques coups de main en Inde même. Junaîd, après avoir définitivement vaincu Jaisimha, tenta de reprendre à son compte les conquêtes de Muhammad ibn-Qâsim et poussa quelques reconnaissances jusqu'à Broach, Jaisalmer et même Ujjain, la capitale du Mâlava, entre 724 et 738. Ces pointes extrêmes faites par de petits contingents furent, comme l'avaient été les avant-gardes d'Abdurrahmân près de Poitiers, facilement repoussées car elles ne pouvaient recevoir de renforts. Le râja du clan râjput des Pratihâra, Nâgabhatta, et le râja de la dynastie des Châlukya Pulakeshirâja, ainsi d'ailleurs que le souverain du Gujarât Jayabhatta IV de Nândipurî, prétendirent tous avoir battu des troupes de *Mleccha*, ces hors-caste étrangers qui s'appelaient des Arabes. Le successeur de Junaîd, un nommé Tamîn, perdit tous les territoires censés avoir été conquis et même se serait vu réduit à s'enfuir honteusement jusqu'à Mansûra dans le Sind où il se fortifia en attendant des jours meilleurs. Quant à Muhammad ibn-Qâsim, avant d'être rappelé par le calife, il aurait eu le temps, depuis Multân, d'avancer jusqu'à Kîra, c'est-à-dire le Kângrâ au Cachemire, mais aurait été arrêté par le roi Lalitâditya. Quant à son envoyé Abû Hakim, il aurait été mis en déroute par le souverain hindou du Kanauj, Yashovarman. Qâsim aurait donc été obligé de revenir à Multân. On sait quelle fut sa triste fin. Trois siècles plus tard, il ne restait plus des conquêtes arabes en Inde occidentale que les petits États musulmans de Mansûra et de Multân.

Les conquérants musulmans du Sind avaient découvert avec désappointement que les faibles ressources de la région, si elles leur permettaient de vivre luxueusement par rapport au style de vie qu'ils avaient eu dans le Proche-Orient, étaient totalement insuffisantes à l'entretien d'une vaste armée en campagne. Il était donc illusoire de vouloir conquérir, à partir de cette base quasi désertique, les riches contrées de l'Inde pouvant équiper des armées nombreuses et les nourrir convenablement. De plus, leurs effectifs étaient réduits. Il y avait aussi le désert à traverser, les montagnes à franchir, peuplées de farouches tribus, et les éléphants de guerre à affronter. Ce qui n'était pas de nature à insuffler une grande ardeur au cœur des musulmans du Sind qui, somme toute, préféraient la sécurité du commerce aux aléas de la guerre.

Bien que les califes eussent de temps à autre envoyé des représentants dans cette partie du monde islâmique, ils furent incapables d'administrer le pays, toujours soumis aux lois ancestrales hindoues. De ce fait, l'autorité du calife s'affaiblira dans le Sind, d'autant plus que les musulmans, sans abandonner leur foi, se conformeront de plus en plus aux coutumes locales. Les potentats musulmans s'érigeront assez rapidement en despotes locaux indépendants : au IX^e^ siècle, les chefs des Sayyîd (théoriquement des descendants du Prophète) régneront sur le bas cours de l'Indus tandis que d'autres familles s'installeront en maîtresses à Multân et à Mansûra. L'Inde fut ainsi sauvée de la rapacité des califes par l'incurie et la mollesse des gouverneurs et des petits sultâns locaux qui firent du Sind une sorte d'État tampon entre le monde musulman conquérant et elle.

Mises à part des destructions de temples, les Arabo-Syriens ne laissèrent

que peu de traces de leur passage dans le Sind. Leurs mosquées, simples abris, ne résistèrent pas aux ravages du temps. Leurs tombes, traditionnellement construites en briques crues, ainsi que l'avait voulu le Prophète, ont disparu depuis longtemps. En revanche, l'Inde marqua durablement leur propre civilisation. Les rudes conquérants, souvent illettrés, découvrirent chez les hindous une civilisation qu'ils se prirent à envier. A Kûfa puis à Damas et ensuite à Baghdâd, arrivèrent bientôt des savants indiens, certains convertis, qui apportèrent à un monde musulman de culture presque entièrement gréco-byzantine des théories philosophiques, une science médicale et des éléments d'astronomie, de chimie et de mathématiques.

Au VIII^e^ siècle, sous le califat d'al-Mansûr (753-774), des Arabo-Syriens revenus du Sind rapportèrent des livres indiens, tels le *Brahmâ-Siddhânta* et le *Khândakhâdyaka* de Brahmâgupta, un auteur qui vécut de 598 ? à 660 ? et dont les traités de mathématique furent traduits en arabe par al-Fazârî aidé de brâhmanes hindous. De nombreuses familles converties, comme celle du bouddhiste iranien Barmak, envoyèrent des étudiants en Inde pour y apprendre la médecine, la pharmaceutique et l'astrologie. Ces étudiants et lettrés traduisirent en arabe nombre de textes sanskrits. La civilisation arabe bénéficia ainsi dans une grande mesure de la science et de l'esprit indiens qui, se superposant aux éléments empruntés aux Byzantins, permirent aux dynasties musulmanes du Proche-Orient d'élaborer une culture tout à fait originale, qui se développera par la suite au contact des divers peuples qui adopteront l'Islâm.

Cependant, l'opinion de Havell selon laquelle « l'Inde et non pas la Grèce a laissé son empreinte sur la jeune Arabie, lui a enseigné la philosophie, a formé son idéal religieux et inspiré ses expressions les plus caractéristiques en art, en littérature et en architecture [6] », nous semble, tout au moins pour la période considérée, très fortement exagérée.

Quant à l'Inde elle-même, elle ne retira quasiment aucun bénéfice de la conquête arabo-syrienne du Sind du début du VIII^e^ siècle. En effet, le développement politique et culturel du sous-continent indien resta étranger aux influences musulmanes. Le Sind et le Kâbul étaient des régions marginales qui n'avaient en fait que peu de rapport avec la civilisation gangétique, et encore moins avec celle du Dekkan, sinon par de rares voyages maritimes le long des côtes. Bien que soumis aux musulmans, le Sind et le Kâbul demeureront encore au moins pendant deux siècles des entités séparées de l'Inde et pratiquement ignorées de celle-ci. Alors que la plupart des pays sous le joug arabe et islâmisés tant au Proche-Orient qu'en Afrique du Nord avaient été presque totalement « arabisés », la Perse et l'Inde résisteront et garderont leurs langues et coutumes respectives. La tentative de conquête du sous-continent indien par les Arabes s'était finalement soldée par un échec [7].

Chapitre deux

L'INDE MISE AU PILLAGE

Durant le califat d'Omar, les Arabes d'Irâq, se sentant menacés par les Perses dont la puissance militaire, à la suite de leur défaite par les Byzantins, se recréait progressivement, décidèrent de conquérir l'Iran avant qu'il ne redevienne une puissance redoutable. Partant de Kûfa et Bassorah, les armées arabes déferlèrent sur le plateau iranien et écrasèrent une armée perse envoyée contre elles à Nehavend en 641. Ce ne sera qu'en 650 que les cavaliers arabes envahiront le Fars, le Séistân et, plus au nord, le Khorâsan. Le dernier souverain perse des Sassanides, Yazdgard III, périt sous leurs coups près de Merv l'année suivante. Les cités de Herât, de Balkh et enfin de Merv tombèrent à leur tour sous le joug des musulmans.

Ce fut Muâwiya qui, dès son accession au califat, s'occupa de renforcer les garnisons en Perse et d'établir sa loi sur le Khorâsan. Cependant, sous le califat de Hishâm (724-743), les troupes arabo-syriennes se heurtèrent, près de Samarqand, aux hordes turques d'Asie centrale auxquelles s'étaient jointes les populations sogdiennes. Avec le renfort des Syriens, les Arabes battirent les Turcs près de Balkh en 737, les chassant de Sogdiane.

Le général arabe Nasr ibn-Sayyar reçut la charge de pacifier la contrée, c'est-à-dire d'islâmiser la Transoxiane, avec l'aide des Syriens qui gardaient désormais les frontières du *Dâr ul-Islâm*, le « monde musulman ». A la faveur des troubles dynastiques agitant le califat, Nasr ibn-Sayyar se fit nommer émir par ses troupes. Mais les Yéménites de son armée se révoltèrent et le chassèrent. Il s'ensuivit une période agitée à l'issue de laquelle la dynastie des Omeyyades fut renversée et remplacée par celle des Abbâsides, qui avait demandé de l'aide à l'armée du Khorâsan. Le pouvoir résidait désormais entre les mains des gouverneurs des deux provinces d'Irâq et du Khorâsan, ce

qui aboutit à une sorte de syncrétisme irano-irâkien qui parvint à éliminer toute influence arabe au profit des traditions sassanides.

En 751, les troupes de l'Islâm rencontrèrent celles des Chinois des Tang sur le Talas en Asie centrale. Bien qu'il semble que les troupes chinoises eussent été défaites, l'avance de l'Islâm se trouva arrêtée. Les Turcs d'Asie centrale, subissant le joug des envahisseurs, s'étaient plus ou moins volontairement islâmisés, absorbant la culture arabo-persane de leurs nouveaux maîtres. Les troupes turques vinrent alors s'enrôler en masse dans les rangs des armées du califat de Baghdâd, qui les appréciait fort pour leur habiletée au tir à l'arc et à l'équitation. Devenus « esclaves » (statut qui n'avait alors rien d'infamant) de leurs maîtres abbâsides, et souvent même leurs gendres, les chefs turcs vont prendre au fil des ans une importance très grande dans l'État, y occupant des places de premier rang. La puissance militaire du monde musulman passa ainsi, insensiblement, aux mains des Turcs alors que l'administration demeurait toujours sous le contrôle des Arabo-Persans ou assimilés. A partir de ce moment, les seuls vestiges de la puissance arabe résident dans l'écriture des textes sacrés, l'arabe devenant de ce fait la langue religieuse de tout le monde islâmisé.

Lorsque, au X^e^ siècle, le califat commença de montrer des signes de faiblesse, nombreux furent les Turcs qui, dans les provinces septentrionales de l'empire, et notamment en Perse et dans le Khorâsan, prirent leur indépendance et créèrent des cours princières sur le modèle persan. Ils gardèrent cependant le système administratif des Perses et construisirent de nombreuses mosquées dans le style iranien. C'est ainsi qu'ils établirent leur dynastie des Sâmânîdes en Transoxiane, sans que le califat puisse s'y opposer. Les Sâmânîdes régnèrent alors sur le Khorâsan et le Kâbul, bien que ce dernier territoire appartînt encore en partie aux princes indianisés des Shâhî du Gandhâra.

Lorsque le souverain Sâmânî Abd ul-Mâlik installa comme gouverneur du Khorâsan un de ses « esclaves » turcs nommé Alptigîn, celui-ci, à la mort de son maître en 962, se déclara à son tour indépendant dans la ville de Ghaznî, dans la vallée de l'Hilmand. Un peu plus tard, en 976, son gendre, Subuktigîn, lui aussi un esclave turc, reprit le flambeau des conquêtes musulmanes et voulut se tailler un empire à sa mesure aux dépens des souverains indiens du Nord-Ouest.

L'Inde offrait alors aux conquérants étrangers un terrain de prédilection. Elle se trouvait divisée en un très grand nombre de petites principautés et de royaumes dont les chefs se combattaient mutuellement, totalement ignorants du danger que pouvait éventuellement représenter la puissance des Turcs établis à leur porte. Les Pratihâra tenaient le royaume de Kanauj sur la moyenne vallée du Gange tandis que d'autres chefs râjput occupaient les places fortes en deçà du désert de Thar. Entre le Kanauj et Ghaznî, le royaume hindou des Shâhî contrôlait tout le Panjâb jusqu'au Kâbul. Mais ces États n'étaient pas unifiés et gouverneurs et râja se disputaient sans cesse la suprématie, les armes à la main. De ce fait, les armées indiennes manquaient de cohésion et d'esprit d'initiative. Leur défense s'appuyait sur des tactiques

traditionnelles, toutes empreintes d'un esprit chevaleresque. Elles pouvaient donc difficilement s'opposer à la cavalerie extrêmement mobile des nomades venus d'Asie centrale. Aussi la tentation fut-elle grande parmi les Turcs récemment islâmisés d'aller convertir les infidèles hindous et, en même temps, de s'approprier leurs richesses. Aussi, après avoir aisément agrandi son petit royaume de Ghaznî et de Kâbul aux dépens du Séistân, Subuktigîn se tourna-t-il tout naturellement vers l'est et attaqua-t-il son voisin immédiat, le râja des Shâhî, Jayapâla.

Celui-ci fut rapidement chassé de la région de Kâbul et, après au moins deux expéditions en Inde (certains auteurs disent trois) en deçà de l'Indus (qu'il ne traversa pas), Subuktigîn força Jayapâla à se retirer à Bathinda dans l'actuel Patiâla. Bien qu'il n'ait pas vraiment eu l'intention de conquérir l'Inde, sa victoire lui permit néanmoins d'affermir son emprise sur l'Afghânistân et le Khorâsan dont il devint le maître absolu. Il en profita pour achever d'en islâmiser les populations.

Dès lors, son armée ne sera plus exclusivement composée de cavaliers turcs mais comprendra de nombreux éléments afghâns, provenant surtout de la grande tribu des Khaljî. A sa mort en 997, son fils Mahmûd, après une brève contestation pour le trône avec un de ses frères, s'empara de Ghaznî. Les territoires qu'il contrôlait correspondaient à peu de chose près à ceux de l'Afghânistân et du Turkménistân actuels. Malgré l'étendue de ses possessions, Mahmûd de Ghaznî était encore un souverain pauvre, le Khorâsan semi-désertique et l'Afghânistân montagneux et aride ne lui offrant guère la possibilité d'y développer un royaume brillant. Aussi, les richesses qu'il ne pouvait se procurer sur place, résolut-il d'aller les chercher là où elles se trouvaient, c'est-à-dire au-delà de l'Indus dans la riche plaine du Panjâb : ses soldats pourraient ainsi se payer de pillages.

Dès qu'il eut affermi son trône en battant les émirs du Khorâsan et qu'il fut reconnu souverain indépendant par le calife al-Qâdir Billâh qui lui conféra les titres de sultân Yamîn ud-Daulâ (Bras droit de l'Empire) et de Amîn ul-Millâ (Défenseur de la Foi) en 999, Mahmûd se lança à l'assaut du royaume de Jayapâla et s'empara de quelques fortins dans la région de Peshawâr. Il ne réussit cependant à vaincre le râja des Shâhî que lors de sa deuxième expédition, en 1001, pour laquelle il se fit accompagner par quinze mille hommes et cavaliers. Près de Peshawâr, Jayapâla lui opposa douze mille cavaliers, trente mille fantassins et trois cents éléphants. Mais les cavaliers turcs, animés par le désir de posséder des richesses sans nombre, dans leur fougue défirent Jayapâla et tuèrent cinq mille hindous. Jayapâla, capturé, dut promettre de payer une forte rançon, de livrer des éléphants et de donner en otage un de ses fils et un petit-fils. De désespoir, il finit par se suicider en s'immolant lui-même sur un bûcher, laissant le soin de défendre le Panjâb à son fils Ânandapâla.

L'année suivante, 1002, Mahmûd passa à l'attaque et après plusieurs batailles chassa Ânandapâla du Panjâb. De retour à Ghaznî chargé de butin, il fit le vœu de combattre chaque année en territoire indien. Ainsi, au cours de dix-sept raids, il amassa un butin immense et des esclaves en grand

nombre. En 1004, traversant l'Indus, il réussit à s'emparer du fort de Bhâtiya (Bathinda ?) qui contrôlait l'entrée des riches plaines du « pays des cinq rivières ». Après une héroïque résistance le général hindou Bajî Raî se plongea un poignard dans le cœur alors qu'il était sur le point d'être fait prisonnier. Un énorme butin et cent vingt éléphants vinrent enrichir le trésor de guerre de Mahmûd. Cependant une grande partie fut détruite lors de son retour à Ghaznî, dans les rivières du Panjâb grossies par les pluies, dont les eaux déchaînées avaient emporté chameaux et chevaux de bât. Mahmûd, au lieu de revenir immédiatement dans sa capitale comme il en avait l'habitude, resta presque une année à Bhâtiya afin d'organiser ses nouvelles possessions. Il n'était plus seulement un pillard, mais un conquérant. Il confia l'islâmisation de la région à des mollâ afin d'agir en musulman pratiquant. Comme les Turcs avaient besoin des édiles hindous pour s'occuper de l'administration, et ne disposaient pas d'hommes instruits en nombre suffisant parlant la langue locale, il ne leur imposa pas de se convertir.

Ayant alors appris qu'un chef arabe de Multân, Abûl Fath Dâûd Lodî, descendant des premiers envahisseurs, avait donné asile à la secte musulmane dissidente des Qarmates, une branche des Chiites ismaîlî qui avaient détruit une statue hindoue préservée par Qâsim et fondé une nouvelle mosquée, il attaqua la ville. Parmi la multitude des sectes qui s'étaient développées au sein de l'Islâm, la plupart expressions religieuses d'ambitions politiques et de particularismes locaux, les Ismaîlî (aussi appelés Bâtinîya) s'opposaient à la fois aux Sunnî et au califat, menaient des actions terroristes en Irâq, en Afrique du Nord et en Perse, allant même, en 930, jusqu'à attaquer la ville sainte de La Mecque pour s'emparer de la pierre noire de la Kaaba (laquelle ne sera restituée que vingt-deux ans plus tard). Ces disciples de Hamadân Qarmat soutenaient que Muhammad ben Ismaîl, un Chiite fils de l'imâm Jafar us-Sadîq (mort en 765), lui-même un descendant de Husain, n'était nullement mort, mais s'était « retiré » en attendant de revenir comme Mahdi (Sauveur) à l'aube du jour du Jugement dernier. Cette vision était inacceptable pour les Sunnî qui, nous l'avons vu, étaient attachés au califat de Baghdâd. Aussi Mahmûd jugeant que cette secte extrémiste (importée à Multân depuis l'île de Bahrein à la fin du IX^e^ siècle) constituait un ferment permanent de dissensions, avait-il résolu de la mettre à la raison. Ânandapâla s'opposa à son passage sur les territoires encore sous son contrôle mais il dut trouver refuge dans les montagnes. L'attaque de la cité de Multân dura sept jours et s'acheva par la capitulation de Dâûd Lodî. Comme c'était un souverain musulman, Mahmûd lui laissa son trône mais l'obligea à lui verser la somme énorme de vingt millions de dirham et un tribut annuel. Par ailleurs, il lui fit promettre de ne plus soutenir la cause des Qarmates. Ainsi Mahmûd conciliait-il à la fois les intérêts de la Foi et ceux de son trésor.

Des Turcs d'Asie centrale, sous la conduite de l'émir de Kashgar Ilak Khân, menaçant d'envahir le Khorâsan, Mahmûd laissa le gouvernement du Panjâb à Sukhapâla, un petit-fils de Jayapâla qui s'était converti et avait pris le nom musulman de Nawâs Shâh, et s'avança à leur rencontre. Il réussit à les repousser en 1007 mais dut abandonner leur poursuite en raison du froid

intense qui paralysait ses troupes peu habituées à de telles rigueurs climatiques. Il laissa donc la souveraineté de Samarqand et de Bukhârâ à Ilak Khân et ne revendiqua comme siens que les territoires situés en deçà de l'Oxus. Par la suite, il se réconciliera avec Ilak Khân et, lors de la mort de celui-ci en 1018, mariera un de ses fils à une de ses filles.

Alors qu'il était en campagne, Sukhapâla se rebella et, apostasiant l'Islâm, se déclara indépendant dans le Panjâb. Il renoua son alliance avec Ânandapâla et chassa de sa province tous les fonctionnaires musulmans. Cet acte de rébellion obligea Mahmûd à se tourner de nouveau contre lui afin de récupérer ce qu'il considérait comme son bien, le Panjâb. Il n'eut aucune difficulté à battre le renégat et à le faire prisonnier. L'année suivante, 1008, Mahmûd attaqua de nouveau Ânandapâla, qui s'était proclamé râja de Lâhore. Celui-ci, se voyant pressé, appela à son secours les armées des autres princes hindous. Il souleva les tribus des Khokar de la région de Multân et des Ghakkar du nord du Panjâb. Les râja d'Ujjain, de Gwâlior, de Delhi et d'Ajmer lui envoyèrent également des contingents. C'était la première fois que des princes hindous comprenaient le danger représenté par les troupes musulmanes et décidaient de former une sorte de confédération dans le but de résister plus efficacement aux envahisseurs turcs. Ne pouvant imaginer que la guerre que leur faisait le Turc était à la fois religieuse et pillarde, ils croyaient en une simple guerre de conquête de territoires analogue à celles qu'ils avaient l'habitude de se faire entre eux. Et s'ils décidèrent de s'unir, ou tout au moins de collaborer à la défense du Panjâb, c'était principalement dans le but de conserver leurs possessions et leurs privilèges. Le fait que leurs croyances mêmes étaient en danger ne les effrayait guère car ils ne pouvaient concevoir qu'une religion pût s'opposer à une autre de manière assez violente pour obliger la plus faible à renoncer à ses coutumes et à ses divinités. Malgré tout, les râja hindous prirent très au sérieux la menace turque. Firishta raconte à ce sujet que, pour soutenir leurs époux et frères dans cette croisade défensive, les femmes hindoues et l'aristocratie leur firent parvenir leurs bijoux et firent fondre leurs ornements en or afin de payer leurs soldats [1].

Les armées ennemies se trouvèrent face à face près de Waihind dans le Cachemire, un peu au nord de Srinâgar, et demeurèrent quarante jours dans l'expectative, aucune des deux n'osant attaquer la première. Devant la puissance de l'armée hindoue, Mahmûd hésitait à lancer ses troupes en avant, bien qu'il sût que sa cavalerie avait l'immense avantage de la mobilité et de la rapidité. Finalement, ce furent les hindous qui, énervés par l'attente et anxieux de prouver leur valeur, prirent l'initiative. Leurs éléphants, qui s'avançaient en troupe serrée afin d'enfoncer les lignes de l'adversaire ainsi qu'ils avaient coutume de le faire, se virent accueillis par des volées de flèches trempées dans du naphte et enflammées. Les pachydermes, pris de terreur, se débandèrent et, malgré les exhortations de leur mahout, s'enfuirent en désordre semant la panique dans les rangs de l'armée hindoue, éberluée du tour inattendu pris par l'attaque, alors que les trente mille hommes de l'armée des Khokar commençaient déjà, de leur côté, à bousculer l'aile de l'armée turque. Profitant du désordre, Mahmûd donna aussitôt

l'ordre d'attaquer. Ses cavaliers chargeant sabre haut en hurlant achevèrent de démoraliser les confédérés qui se mirent à fuir dans toutes les directions. Les Turcs les poursuivirent jusqu'à Kângrâ, les empêchant de se réunir pour leur opposer une défense efficace. Une fois de plus, la tactique traditionnelle hindoue consistant à mettre les éléphants en tête des troupes avait échoué et s'était révélée désastreuse.

La forteresse de Bhîmnâgar où s'était réfugié Ânandapâla fut bientôt prise et le trésor de guerre des hindous tomba entre les mains de Mahmûd. Selon Firishta, le Turc y trouva sept cent mille dinâr d'or, plus de sept cents kilogrammes de bijoux d'or et d'argent, deux cents kilogrammes de lingots d'or pur, deux tonnes de monnaies d'argent et une vingtaine de kilogrammes de pierres précieuses, diamants, perles, rubis, corail. En outre, il s'empara de meubles somptueux en bois recouvert de plaques d'argent, de tissus de prix et d'un trône enrichi de pierreries. L'ensemble fut envoyé à Ghaznî pour y être exposé dans la cour du palais. La vue de ces fabuleuses richesses excita l'envie de tous qui n'eurent plus qu'un désir : se joindre à la prochaine expédition afin d'avoir une part du butin.

En apprenant cette victoire, des ambassadeurs des souverains d'Asie centrale et des émissaires du calife vinrent féliciter Mahmûd, qui vit alors venir à lui de nombreuses tribus afghânes et turques jusque-là demeurées neutres. Ces tribus d'origine étrangère, bien qu'indianisées de longue date, demeuraient encore fidèles à des coutumes et parfois à des croyances non hindoues. Elles n'opposèrent donc pas de résistance bien ferme à l'Islâm et se laissèrent aisément convertir, tout au moins en apparence. Mais leur adhésion à la foi en un Dieu unique était suffisante pour que, désormais, elles fussent comptées parmi les fidèles du Prophète et participassent, à ce titre, au partage de la gloire comme du butin. Les armées du Turc s'augmentèrent ainsi considérablement de nouvelles recrues et, après son triomphe sur Ânandapâla, qui fut évidemment présenté comme celui des Vrais Croyants et d'Allâh sur les Infidèles *(kâfir)*, Mahmûd fut unanimement reconnu comme le souverain le plus puissant de l'Islâm.

La défaite des hindous était due au défaut de maniabilité et d'obéissance des éléphants de guerre, mais également au manque d'unité et de discipline des troupes indiennes. Chaque contingent hindou agissait indépendamment des autres en l'absence d'un commandement unique. Si les troupes des confédérés avaient été disciplinées et solidaires, et si elles avaient appliqué une stratégie bien définie, elles auraient pu éviter de sombrer dans une telle panique. Mais chaque unité ne reconnaissant que son râja et celui-ci ne voulant agir que pour sa propre gloire, il devenait impossible aux hindous de s'opposer à un corps organisé, fanatisé par une idéologie religieuse et avide de pouvoir et de richesses qui se battait, non pas seulement pour un sultân, mais pour le triomphe d'Allâh et pour sa fortune personnelle.

Dans le même temps que Mahmûd s'occupait de réduire l'Hindûstân, en sage politique, il ménageait ses arrières. Reconnu par le calife de Baghdâd comme le souverain de Herât et de Balkh, il ne pouvait laisser la principauté du Ghûr, située entre cette dernière cité et sa capitale de Ghaznî, aux mains

d'un chef indépendant, fût-il musulman. Aussi, dès 1009, il envahit le Ghûr, fit prisonnier son chef, Muhammad ibn-Sûrî, et plaça sur le trône en tant que vice-roi le frère du souverain déchu, Abû Alî, qui avait préféré faire allégeance. Mahmûd devint alors le maître incontesté de tout l'Afghânistân. Multân s'étant révolté à l'instigation des Qarmates, Mahmûd se lança derechef à l'assaut de la cité, la prit et cette fois massacra sans pitié les *mulâhidin* (dissidents). Il fit prisonnier le malheureux Dâûd Lodî, établit définitivement sa suzeraineté sur la région, rouvrit la mosquée primitivement fondée par Qâsim et ferma celle des Qarmates. Voyant qu'il lui serait désormais impossible de lutter contre le sultân turc, Ânandapâla lui fit des offres de paix et lui proposa un tribut annuel de cinquante éléphants et de deux mille hommes qui acceptèrent de se mettre à son service et d'embrasser l'Islâm. En signe de bonne volonté, il laissa les armées de Mahmûd traverser son territoire pour aller piller le temple hindou de Thâneshvâr situé un peu au nord de Delhi, temple célèbre pour les richesses que des générations de fidèles y avaient accumulées et pour ses éléphants originaires de Ceylan. Mahmûd défit aisément les forces du râja de Dera qui s'opposait à son avance, ce qui incita celui de Delhi, alarmé, à demander d'urgence l'aide des autres chefs locaux. Comme Mahmûd atteignit Thâneshvâr avant que les renforts hindous n'arrivent, il pilla le temple de fond en comble et détruisit systématiquement les bâtiments et les images sacrées. Il fit transporter à Ghaznî la statue principale pour qu'elle soit exposée au public et profanée. Il voulut ensuite marcher sur Delhi, mais comme il se trouvait loin de ses bases, demanda à Ânandapâla de le soutenir. Le râja de Lâhore s'étant récusé, Mahmûd abandonna son projet.

L'année qui suivit la mort d'Ânandapâla, en 1012, Mahmûd se sentit dégagé du pacte qu'il avait conclu avec lui et attaqua aussitôt son successeur, Trilochanapâla. Le fils d'Ânandapâla, bloquant alors les défilés en attendant des renforts, offrit au Turc une résistance désespérée. Ce fut en vain et Mahmûd l'obligea à se réfugier dans les hautes vallées du Cachemire. Il tenta de l'y poursuivre en 1015, mais son armée ayant été prise dans une violente tempête de neige, il se vit forcé d'abandonner le terrain, laissant pour morts un grand nombre de ses soldats. Par la suite, il ne se risquera plus dans ces montagnes qui demeureront pour longtemps encore un fief hindou.

De retour à Ghaznî, Mahmûd eut à faire face à une importante rébellion dans le Turkestân, dont il ne put venir à bout qu'après deux années de campagnes difficiles. Il ramènera de celles-ci le célèbre mathématicien et érudit al-Bîrûnî qu'il fit citoyen de Ghaznî, et qui l'accompagnera dès lors dans ses campagnes. Le sultân, bien que turc et, dit-on, illettré, se vantait de posséder une culture persane. Pour le prouver, il eut à cœur de réunir à sa cour de nombreux poètes et organisa des concours littéraires. Ce serait à sa demande que le poète persan Fîrdûsî, né vers 930 à Tûs près de Nishâpûr, aurait rédigé son fameux *Shâh-nâme* ou « Livre des rois », qui connaîtra par la suite dans tout le monde musulman une faveur peut-être égale à celle du Coran. Mahmûd n'oublie pas les savants ni les historiens, notamment al-Utbî, son historiographe, qui le suit lors de ses voyages. Celui-ci, mort probablement vers